

Par Pedro Morais

James Lewis : Néo-matérialisme

L'artiste londonien James Lewis, un temps établi à Paris – il a exposé lors de la 59^e édition du Salon de Montrouge, en 2014 – participe d'un attrait renouvelé pour la matière, la chargeant d'un caractère signifiant et trouble. Rapport à la mémoire, langage pataphysique et psychanalyse, ses œuvres sont des conducteurs d'énergie animiste. « *Comment mouler l'espace vide dans sa tête ?* », s'interroge-t-il. Il expose à la galerie Joseph Tang à Paris.



Vues de l'exposition de James Lewis « *The problem I can no longer read* » (2016) à la Galerie Joseph Tang, Paris. Photo : D. R.

Publié discrètement mais devenu culte, le petit manifeste du curateur Joshua Simon, *Neo-materialism* (Sternberg Press, 2013), fait un parallèle entre certaines pratiques actuelles cherchant à rematérialiser l'art malgré la culture des réseaux et des écrans (sachant que la fabrication d'un smartphone engage une main-d'œuvre et des lieux de production et de vente bien réels), et la lecture politique – « matérialiste » au sens de Marx – d'une économie soi-disant devenue abstraite. L'auteur est proche de courants philosophiques contemporains menés par Quentin Meillassoux et Graham Harman autour du « *réalisme spéculatif* » ou de la « *métaphysique des choses* ». Ce dernier veut établir une pensée des objets en eux-mêmes, s'intéressant à leur vie autonome et souterraine en dehors des rapports que nous entretenons avec eux. Bref, ils soutiennent que le monde était là avant l'humain, indépendamment de la façon dont il est reçu et perçu.

S'il est réducteur de plaquer des concepts philosophiques sur les pratiques artistiques, il est plus productif de constater que ces discussions ont lieu entre l'artiste James Lewis et son galeriste Joseph Tang, l'un des plus atypiques de Paris. Le langage de l'artiste reste cependant serpentin et sauvage, loin de la démonstration théorique. Formé au Royal College of Art à Londres, proche d'artistes comme Steve Bishop ou Tom Humphreys, il s'est installé quelques années à Paris, et a pu constater de la difficulté du milieu parisien à accueillir les jeunes artistes étrangers en dehors du cadre restreint de la Cité Internationale des Arts. Cela dit, quelque chose est en train de bouger. « *Paris a changé radicalement depuis trois ou quatre ans, dit-il. Il y a maintenant*



GRAHAM
HARMAN VEUT
ÉTABLIR
UNE PENSÉE
DES OBJETS EN
EUX-MÊMES,
S'INTÉRESSANT
À LEUR VIE
AUTONOME ET
SOUTERRAINE

l...

JAMES LEWIS :
NÉO-
MATÉRIALISME

SUITE DE LA PAGE 15 un réseau plus évident de solidarité entre artistes et de "project spaces", nécessaires à la création émergente dans une ville extrêmement chère. La communauté s'est fatiguée de grandir dans une pièce enfermée ». De Shanaynay à Treize, en passant par La Trap ou le nouveau Doc, les lieux indépendants – là où James Lewis a réalisé ses premières expositions – sont actuellement légion. Son travail imbrique les titres des œuvres, narratifs et évocateurs – issus de sa mémoire forcément subjective – à travers les matières et la refabrication d'objets. Il moule des verres de whiskey ou des bouteilles en résine transparente, traversées de volutes vertes en pâte à modeler. Il s'intéresse

à « l'interconnexion des matières », en poussant la résine à un point catalyseur entre la fusion et la rupture. Certaines se briseront, mais reste perceptible ce désir de saisir l'air, dans une matière qui est aussi une « non-couleur, reliant les choses comme la neige, unifie les formes ». S'il fait référence aux sciences, c'est par le biais de la pataphysique, « la science peut n'être qu'un mensonge provisoire et le factuel se laisse contaminer par les failles », et il se nourrit du rapport au langage de la psychanalyse. Son exposition « Leave me alone shadow » était construite sur deux étages : l'entrée se faisait par un environnement domestique (un feu de bois perpétuel projeté en vidéo, une table pas encore débarrassée, des « secrets » déposés sur un tapis plein de bosses), avant de rejoindre un sous-sol plongé dans le noir, où des boîtes en scotch cachaient des formes refoulées. Moulées dans de l'argile fraîche, on y trouvait un système digestif, des fleurs fanées avec un pénis, et des structures atomiques incontrôlables. À la galerie Joseph Tang, il a bloqué toutes les fenêtres, amplifiant la tension qui traverse l'espace avec un réseau conducteur d'énergie fait de fils de cuivre, de colonnes de pommes de terre et de chewing-gum, « l'anxiété et le stress écrits dans le matériau ».

Placées à l'intérieur de ce champ magnétique, se trouvent des maquettes en ciment d'appartements où il a vécu, une table de chevet en carton cachant une matière à la fois abjecte et sublime (du gras de canard insoluble à l'huile de tournesol), et l'étrange association que forment le pied en ciment de l'artiste et la maquette d'un bateau recouverte de terre. « C'est la réplique d'un bateau que j'avais fait enfant avec mon grand-père, témoigne-t-il. Mon pied n'y rentre plus, il est maladroitement trop grand, j'ai dépassé physiquement la mémoire que j'en avais ». C'est ainsi dans une maison mentale que l'on se trouve. James Lewis avait déjà fait une installation de silhouettes de maisons en ciment, ce qui évoquait chez lui un cimetière en manque d'espace. L'une d'entre elles, envahie par des hélices, paraissait en ruine. « Une maison a la capacité de canaliser pensées et souvenirs, je voulais toucher la possibilité que les choses meurent aussi », conclut-il.



Vue de l'exposition de James Lewis « The problem I can no longer read » (2016) à la Galerie Joseph Tang, Paris. Photo : D. R.

THE PROBLEM I CAN NO LONGER READ, jusqu'au 27 février, galerie Joseph Tang, 1 Rue Charles-François Dupuis, 75003 Paris, tél. 09 53 69 55 35, www.galeriejosephatang.com/category/14-01-16-27-02-16/



LA SCIENCE PEUT
N'ÊTRE QU'UN
MENSONGE
PROVISOIRE
ET LE FACTUEL
SE LAISSE
CONTAMINER
PAR LES FAILLES



Vues de l'exposition de James Lewis « The problem I can no longer read » (2016) à la Galerie Joseph Tang, Paris. Photo : D. R.

Texte publié dans le cadre du programme de suivi critique des artistes du Salon de Montrouge, avec le soutien de la Ville de Montrouge, du Conseil général des Hauts-de-Seine, du ministère de la Culture et de la Communication et de l'ADAGP.